

La Quinzaine

littéraire

683. DU 16 au 31 DÉCEMBRE 1995/PRIX : 25 F (F.S. : 8,00 - CDN : 7,25)

PESER LES MOTS PESER LES ÂMES

Les éditions Allia publient simultanément deux œuvres de Landolfi (1908-1979), un recueil de nouvelles — (ou plus exactement et selon l'expression de Mario Fusco des « textes en prose ») — publiés en Italie en 1942 et un journal, qui s'étend de juin 1958 à mai 1960 et qui est le second de ses journaux intimes, après *La bière du pêcheur* (1) et avant *Des mois*.

PAR MARIE-JOSÉ TRAMUTA

TOMMASO LANDOLFI

L'ÉPÉE

trad. de l'italien
par Mario Fusco
Allia éd., 137 p., 90 F

RIEN VA

trad. de l'italien
par Monique Baccelli
Allia éd., 203 p., 130 F

« La lecture de Landolfi (je suis heureux de le dire) est blessante » écrivait naguère, landolfiennement, André Pieyre de Mandiargues dans la préface à *La femme de Gogol* (2). Blessante à l'instar de cette épée qu'on retrouve dans un des textes qui donne son titre au recueil et qui se referme ainsi : « L'homme qui la recueillit, en la jetant dans le gouffre le plus profond de la terre, voulut sauver le monde de son funeste pouvoir. Mais d'autres hommes, ou dieux, l'en sortirent, elle fut donnée à d'autres par le sort et sans nulle faute de leur part. Et ceux-ci l'emportèrent à leur suite dans leur chemin terrestre, comme une croix, et il en sera encore ainsi pour le malheur de tous ». La malédiction, l'absurdité du mal, son indifférente et froide gratuité, sont des thèmes récurrents chez Landolfi qu'un autre texte du même volume *La peur* incarne avec un art consommé.

Ce sont ceux aussi que l'on retrouve au fil des pages de *Rien va*. Encore un titre français pour ce deuxième journal de Landolfi, empreint de la même ambiguïté que le précédent. « Rien va » comme pendant, ou opposé à ce « rien ne va plus » qui scande les heures passées devant

la table de jeu dont *L'épée* et *Rien va* nous entretiennent. Dans le premier, c'est sous la forme d'une « Lettre d'un romantique sur le jeu » (voir extrait), le second sous la forme de ces réflexions, dérisions, exécutions envers lui-même, confessions ou hésitations, qui ponctuent la fuite des jours : « Si l'on me demandait de définir le jeu, je dirais peut-être que c'est une volonté de puissance ; laquelle, est-on tenté d'ajouter, porte en elle son propre châtement (encore cette expression !). En réalité cette question ne semble pas pouvoir se résoudre en termes moraux. Ce qui nécessiterait une argumentation dans les règles de l'art ; mais comme il est déjà difficile d'organiser les idées, je préfère aller au hasard ». Ce qui éveille dans l'attention du lecteur attentif le célèbre vers de Mallarmé, mais de jeu en hasard Landolfi, après avoir parsemé sa page de précieuses mises, conclut en ses termes : « Je suis fatigué, et je conclus quoi ? Rien. » De nouveau ce « rien », perte et/ou soulagement, mais qui ne cesse de s'affirmer, comme incapable d'échapper à son étymologie. Quelque chose est là, quelque chose va. C'est une enfant, une petite fille, si petite, « un cœur de graine à peine coagulé » : « La petite fille semble normale : serait-il possible que d'un pareil père soit née une créature normale ? » Il semble que oui si l'on parcourt les notes qui viennent clore les deux ouvrages et l'on s'en réjouit.

Journal de bord donc d'un dilettante en paternité, véritable *work in progress* où littérature et cette paternité se mêlent en un « [...] me fiant à Dostoïevski, je me suis résignée à la paternité », et qui va bien au-delà de toutes sau-



TOMMASO LANDOLFI

ces anecdotes : « Ayant de nouveau commis l'imprudance de le relire çà et là, j'avais fermement décidé de ne plus reprendre ce journal : lui aussi me paraissait impossible. Hélas, plus impossible encore de ne pas le continuer. C'est-à-dire, pas de « le » continuer, il ne s'agit pas de continuer quoi que ce soit : de continuer tout court ». D'où une difficulté à donner un nom au genre des œuvres landolfiennes comme le soulignait Mario Fusco auquel des lecteurs anonymes, comme tout vrai lecteur, rendent grâce pour leur avoir transmis Landolfi et pas seulement. Continuer, verbe intransitif, n'est-ce pas ce que Landolfi appelle ailleurs un « état crépusculaire, une demi-vie, une demi-mort », le « ne pas vivre », « ne pas mourir » dont on reconnaît la parenté avec le « rien va ».

En fait, Landolfi ne cesse de peser les mots, comme le destin les âmes, et on ne s'en étonnera pas puisqu'il est aussi traducteur du français, du russe et de l'allemand — je me garde-

SUITE ►